

La foire Art Paris, au Grand Palais, met le cap sur la scène française

Malgré une conjoncture économique morose, la manifestation d'art contemporain, qui se tient jusqu'au 12 avril, donne à voir nombre de pépites et de découvertes sur les stands des galeries parisiennes.

Par Roxana Azimi

Publié le 09 avril 2026 à 15h30, modifié le 09 avril 2026 à 15h32 · Lecture 3 min.

Article réservé aux abonnés



Sous la verrière du Grand Palais, chauffée à blanc par le soleil printanier, un tableau exposé par la galerie Templon attire l'œil des visiteurs d'Art Paris : une femme nue de dos contemple une toile où une autre, habillée, est assise, pensive au milieu d'un champ de ruines. L'artiste iranienne Nazanin Pouyandeh l'avait peint l'été 2025, après la « guerre de douze jours » entre Israël et l'Iran. L'œuvre résonne tristement avec l'extension du conflit à tout le Proche-Orient. « *Je pense à la guerre à chaque seconde de ma vie* », confie la peintre, heureuse que « *ce tableau soit montré aujourd'hui, maintenant* ».

Quelques mètres plus loin, sur le stand de la galerie Bendana-Pinel, un autre Iranien, Alireza Shojaian, a agrandi trois boîtes de médailles honorant des jeunes hommes ordinaires, tombés pour une guerre qui les dépasse. « *J'ai été bouleversé quand j'ai vu qu'en France il va y avoir un service national volontaire à partir de l'été 2026... Les jeunes hommes de 18 ans veulent-ils vraiment ça ?* », confie l'exilé, les yeux embués.

Le monde est en feu, et Art Paris ne regarde pas ailleurs, malgré la légèreté festive des deux ours géants gonflables de Fabrice Hyber postés à l'entrée du Grand Palais. « *Ouvrons l'œil* » enjoint, chez Claire Gastaud, une inscription de MC Mitout, dont on pressent qu'elle interpelle aussi bien les collectionneurs, sommés d'élargir leur spectre, que nos consciences en ces temps menaçants. « *I have a dream* », répètent, sur le même stand, les lettrages anguleux de Tania Mouraud dans une vingtaine de langues, dont le persan, l'arabe et l'hébreu.

Critique des outrances du pouvoir

Di"cile, dès lors, d'imaginer thème plus opportun que celui de la réparation, élaboré par Alexia Fabre, directrice déléguée du Centre Pompidou francilien à Massy (Essonne). Le parcours qu'elle déroule de stand en stand met en lumière chez Continua le travail de Shilpa Gupta, qui scrute les inégalités de la société indienne, comme l'assemblage au titre éloquent, *Portrait of Politician Vomiting*, du Jamaïcain Arthur Simms, une critique des outrances du pouvoir exposée par RX & Slag. Ce parcours aurait pu tout aussi bien accueillir une merveilleuse broderie en feutre de la Franco-Américaine Suzanne Husky, qui rappelle que la lente disparition des saumons dérègle tout l'écosystème.

L'élite arty a longtemps adoré détester la foire Art Paris, l'alublant des pires sobriquets : « sous-Fiac » ou « Salon des refusés ». Avant de se rendre à l'évidence : d'année en année, depuis 2012, la foire a pris du galon, grâce à son commissaire général, Guillaume Piens, qui revendique un positionnement local et accessible. « *Art Basel s'occupe du 1% des gens qui ont plusieurs millions de dollars à dépenser, nous des 99% restants, avec une majorité d'œuvres à moins de 30 000 euros* », résume-t-il.



« La Mort de Marat », d'Antonio Recalcati, à la galerie Kaléidoscope. GALERIE KALÉIDOSCOPE/ADAGP 2026

Sans craindre de paraître franchouillarde, Art Paris, qui regroupe cette année 165 exposants, délaisse les autoroutes de l'art pour filer par les nationales : cap sur la scène tricolore, ses « galeries d'auteur », qu'elles soient parisiennes ou installées en région, et ses artistes buissonniers trop souvent laissés sur le bas-côté.

Pour qui sait regarder ou chiner, les pépites sont nombreuses. Ainsi d'un tableau impertinent d'Antonio Recalcati (1938-2022), hommage au peintre révolutionnaire François Jean-Baptiste Topino-Lebrun, guillotiné en 1801, à la galerie Kaléidoscope.

Ou des « signaux » du sculpteur grec Takis (1925- 2019), minces tiges d'acier portant des éléments métalliques de récupération, chez Loevenbruck. Sans oublier, chez Dina Vierny, une irrésistible nature morte du pépiniériste devenu peintre André

Bauchant (1873-1958), des triptyques historiques du collectif espagnol Equipo Cronica chez Patrice Trigano, ainsi que chez Pauline Pavéc, cette inquiétante poupée de Madeleine Dinès (1906-1996), fille du peintre nabi Maurice Denis.



« Fruits dans un paysage » (1943), d'André Bauchant JEAN-LOUIS LOSI/GALERIE DINA VIERNY



« Poupée dans des draps » (1930-1940), de Madeleine Dinès
AURÉLIEN MOLE/MADELEINE
DINÈS/GALERIEPAVEC

A l'étage des plus jeunes, on se régale de la fantaisie débridée des céramiques de la Belge Philippine d'Otreppe et, dans un tout autre genre, des délicates compositions en brindilles d'érable de Mylinh Nguyen, présentées par le galeriste breton Alain Hérou.

L'incertitude économique et les résultats commerciaux en dents de scie des années passées ont toutefois privé le salon de quelques poids lourds, qui ont passé leur tour, à l'instar de Perrotin et de Mennour. Les habitués, comme Nathalie Obadia, qui font généralement feu de tout bois, n'ont en revanche pas hésité à rempiler. « *Les gens ne se lâchent que sur les foires, justifie le galeriste Hervé Loevenbruck. Autrement, ils sont indécis et les ventes se font au forceps.* »

Lors du vernissage, mercredi 8 avril, où le gros des collectionneurs français s'étaient donné rendez-vous, l'ambiance semblait pourtant très calme. Guillaume Piens se veut toutefois résolument optimiste. « *Depuis des années, on n'a pas connu de printemps tranquille* », philosophe-t-il. *On a survécu à tout, aux "gilets jaunes", aux manif pour les retraites, aux zones d'exclusion pour les Jeux olympiques, quand ce n'était pas aux grèves de transport. On a ouvert l'édition 2025 au moment de l'annonce par Donald Trump de la hausse des droits de douane. Et, même dans ce contexte, beaucoup de gens avaient vendu.* »

¶ Art Paris, jusqu'au 12 avril, Grand Palais, Paris 8^e. www.artparis.com

Roxana Azimi